

***Le vrai père de Marélie* de Linda Brousseau**

Évelyne Tran

Les représentations
Numéro 110, été 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56329ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tran, É. (1998). Compte rendu de [*Le vrai père de Marélie* de Linda Brousseau]. *Québec français*, (110), 110–111.

l'américaine », comme les enfants les aiment... Pourquoi ne pas leur faire plaisir ? Le sien a été de leur rédiger cette suite.

Partir d'un événement tragique, aborder des problèmes familiaux ou sociaux, voilà ce qui l'intéresse. Ajoutons que, pour écrire, les lieux ont de l'importance aux yeux de l'écrivaine. Une partie de cette histoire a été rédigée au bord de la mer, au Nouveau-Brunswick, sur les rochers rouges... Comme à son habitude, quand l'auteure se trouvait en panne d'idées, elle « bougeait ». La suite a donc été écrite à l'Île du Prince-Édouard, puis à Montréal.

Main dans la main

La genèse de ce livre illustre bien le type d'écriture que privilégie Linda Brousseau : surtout une écriture d'émotion. Le côté plus intellectuel intervient après, au moment de la réécriture qui est une tâche plus ardue.

Elle a une sœur jumelle. Séparées très jeunes, elles ont connu, chacune de son côté, la vie dans des familles d'accueil. Le reste est inventé : l'accident, le coma, les parents divorcés qui comprennent trop tard le mal qu'ils ont fait à leurs filles jumelles. La solution proposée, un an chez le père, un an chez la mère, si elle semble

techniquement faisable, n'est pas l'idéal, non, même pas acceptable.

Gloria

À quarante ans, Linda Brousseau quitte « chum », logement et travail, et elle écrit ce roman en voyageant. Comme elle n'a pas beaucoup d'argent, elle est hébergée dans des monastères où elle trouve silence et paix. À cause des vitraux, des dimensions spacieuses, et des lampions, les églises lui conviennent pour se retrouver, se ressourcer, loin du bruit.

Un jour, dans une basilique, quelqu'un joue de l'orgue. C'est si beau que les larmes lui montent aux yeux. La même agréable surprise arrive à son personnage principal. À cette expérience s'ajoutent les visions de Gloria qui ponctuent le roman. Pure fiction cependant, puisque Linda Brousseau n'a jamais vécu une telle aventure, « heureusement ! » dit-elle. L'auteure explique qu'elle a imaginé ces apparitions de Jésus comme moyen de parler à des jeunes de la mort d'un être cher. L'héroïne passe par toutes les étapes du processus de deuil : dénégation, colère, acceptation.

Linda Brousseau a écrit ce livre en face du fleuve. Au chapitre 5, un long retour en arrière lui permet de relater comment

s'est passée la mort de l'enfant. Certes, la beauté des lieux l'a rendue sensible au contraste entre le calme mouvement du fleuve et le tumulte de son écriture

Mot de la fin

Sa philosophie de la vie ? *Il faut vivre ses passions* et mettre de l'humour sur ses peines, apprendre à s'en détacher autant que possible, se permettre d'en rire si cela se peut et, quand on aime écrire, surtout, ne pas se retenir ! Dès qu'on a une chance, la saisir, car la vie, comme dans bien des romans, est souvent bien trop courte...

BIBLIOGRAPHIE

Aux Éditions Pierre Tisseyre
Collection Coccinelle

Le Père de Noëlle, 1991.

Coups durs pour une sorcière, 1992, finaliste au prix du Gouverneur général du Canada pour le texte.

Collection Papillon

Marélie de la mer, 1993, prix littéraire Desjardins jeunesse 1994, traduit en anglais et en italien.

Ce n'est pas de ma faute, 1994.

Le vrai père de Marélie, 1995.

Main dans la main, 1996.

Gloria, 1997.



Le vrai père de Marélie

PAR ÉVELYNE TRAN

De quoi s'agit-il ?

Publié en 1995, *Le vrai père de Marélie* est un roman de Linda Brousseau dans lequel on retrouve comme personnage principal Marélie, cette petite fille sans famille qui a déjà su émouvoir les lecteurs du roman précédent *Marélie de la mer* en racontant sa vie errante dans différentes familles d'accueil. Comme le titre le suggère, dans *Le vrai père de Marélie*, l'héroïne tente désespérément de retrouver son père. Elle cherche donc à se faire reconnaître comme leur fille par les hommes qu'elle rencontre. Ce qui lui vaut des aventures parfois risquées et toujours douloureuses. Cependant au delà du quotidien de ces aventures et des sentiments vécus par Marélie, le roman pose la problématique de la quête d'identité.

Le premier père présumé par Marélie, c'est d'abord Vincent, un marin dont le



bateau s'appelle Marélie-de-la-mer. Il suffit de cette coïncidence pour que la fillette soit persuadée que, si le bateau porte le même nom qu'elle, c'est parce que le marin est son père. Elle monte en cachette sur le bateau et Vincent lève l'ancre avec la passagère clandestine à bord. Quand il découvre Marélie, c'est, bien sûr, le drame. Le voyage en bateau tourne court, et, très fâché, Vincent ramène Marélie à ses parents d'accueil. L'enfant éprouve une douloureuse déception et le sentiment de n'être aimée de personne.

La fugue de Marélie lui vaut d'être placée par la travailleuse sociale dans une famille à Montréal. Dès son arrivée, les relations sont très agressives entre Marélie et la nouvelle famille qui ne se montre ni com-

préhensive ni généreuse à l'égard de la jeune orpheline. À l'insu de sa travailleuse sociale, Marélie a subtilisé de son dossier la photo d'un homme, identifié comme étant le « père de Marélie ». Elle réussit à retracer cet homme et à le rencontrer. Cependant, dans ce cas, la relation paternelle est plutôt douteuse et Marélie échappe de justesse à un abus sexuel. Elle est heureusement sauvée grâce au dévouement de sa travailleuse sociale.

Consciente de l'aide qui lui a été apportée, de la sécurité que lui offrait sa première famille d'accueil, des liens qu'elle a créés avec son enseignante et avec son fidèle compagnon de jeux, la fillette demande à retourner dans cette famille d'accueil du bord de mer. Là, elle se rend compte qu'elle est aimée et elle réussit à apprécier toutes ces relations affectives. Comme un bonheur ne vient jamais seul,

c'est dans cet environnement chaleureux que Marélie rencontre enfin son vrai père, David le chanteur.

Les thèmes

Les thèmes abordés au cours des événements vécus par Marélie concernent les relations affectives. Parce que les événements sont vécus par la fillette, on peut penser que les émotions décrites sont plus particulièrement liées à l'enfance, cependant il s'agit d'émotions qui peuvent être éprouvées à tout âge de la vie. Cette universalité est une des principales qualités du roman.

Le besoin d'amour

« En entrant, je me jette sur le sol en criant par en dedans : "Je ne sais pas qui je suis ! Je ne veux pas être l'enfant de personne ! Je veux un père ! Je veux une mère ! Je veux qu'on m'aime ! Mais je ne suis rien. Rien de rien. Pourquoi ne suis-je pas comme les AUTRES ?" » (p. 31).

La solitude, la détresse

« J'ai le cœur comme un oursin avec tout plein d'épines qui s'enfoncent à l'intérieur » (p. 16).

« Je frissonne. J'aurais besoin d'une grosse couverture chaude et moelleuse pour nous réchauffer, moi et mon cœur » (p. 49).

La révolte

« Mes sandales pèsent une tonne et collent au sol. Elle va m'emmener dans un centre d'accueil ! Dans ma tête, je continue de crier : "JE NE VEUX PAS ! JE NE VEUX PAS ! JE NE VEUX PAS !" » (p. 44)

« Je me lève doucement. Et quand un "cas problème" se lève doucement, comme si de rien n'était, il faut se méfier terriblement. Parce que, mine de rien, ça ne paraît pas beaucoup beaucoup, le bouillon, en dedans. Et ce n'est pas écrit sur le visage : ATTENTION ! MONSTRE SUR LE POINT DE MORDRE ! » (p. 57).

Le décor

La mer est omniprésente dans le roman. La mer ou le bord de mer sont les lieux où se déroule une grande partie de l'histoire. « Je me rends aux dunes. Je monte tout en haut. Me laisse rouler jusqu'en bas. Dix fois. Vingt fois. Cent fois » (p. 22). « Je marche sur la plage. Je marche en faisant éclabousser l'eau, en comptant les bécassines qui fuient les vagues en courant » (p. 25).

La mer occupe une place symbolique dans la structure du roman. Les titres de

chapitre sont les suivants : « J'ai le cœur comme un oursin ». « Dans le ventre de l'épave ». « Tempête en haute mer ». « Naufrage en ville ». « Avec ma plume de corneille ». « Sortie d'urgence ». « Ancrée pour de bon ».

Tous les titres ont un rapport évident avec la mer, sauf deux : « Avec ma plume de corneille » et « Sortie d'urgence ». La seule situation réellement dangereuse pour Marélie se déroule au cours de ces deux chapitres, c'est-à-dire en l'absence de la mer. En dépit du constant mal de vivre, la présence de la mer est une garantie de sécurité pour l'héroïne.

La langue, le style

Les termes qui appartiennent au champ lexical de la mer sont très nombreux pour décrire les gestes de la vie quotidienne, pour dire le rêve ou pour exprimer les sentiments.

« Louis s'assoit sur les marches de l'escalier. Le temps d'un vol de goéland, j'oublie sa présence » (p. 110).

« Louis, qui m'a suivie, fonce sur moi comme un requin » (p. 22).

« Qu'elle ne s'imagine pas que je vais rester ici. Je ne suis que de passage, moi. Comme les bateaux. J'accoste et je repars. Et même si j'ai fait naufrage dans sa maison, je vais repartir un jour. Je vais m'en construire un radeau. Tout neuf. Tout beau. Qui va au bout du monde » (p. 58).

« Rendus au cimetière, nous allons jusqu'à la tombe de ma mère. J'y dépose un bouquet et je lui parle en silence. [...] Tu es comme un bébé tortue, tu dors sous le sable » (p. 124).

« Avec mon vrai père. Avec ma vraie mère. Je suis la princesse des hautes mères » (p. 74).

« Mes jambes ressemblent à des mollusques sortis de leur carapace » (p. 63).

« Puis, les mots se fracassent entre eux comme des vagues. La colère monte, monte, monte » (p. 62).

Dans les moments difficiles, la mer manifeste son empathie à Marélie :

« La mer gronde, se démène. Elle ne veut pas que je parte. Ça se voit. Elle est en colère. Elle hurle. Elle se précipite contre les rochers. Elle tente de me rattraper. Elle est toute démontée » (p. 45).

Une fin heureuse

Le roman se termine bien puisque Marélie retrouve « son vrai père », qui l'aime et qui de plus a toutes les qualités que la fillette lui avait rêvées. Marélie profite

enfin du bonheur qu'elle a si longtemps désiré. Ainsi les jeunes lecteurs seront rassurés. S'il est vrai que la vie comporte son lot de peines, finalement chacun a tout de même droit à sa part de bonheur.

Outre la valeur du récit, il faut apprécier la qualité de l'écriture. La présence de termes évoquant la mer donne souvent un ton poétique, particulièrement à l'expression des sentiments. D'autres fois, surtout dans des moments douloureux, il faut avouer que les réparties de Marélie ne manquent pas d'humour, ce qui a pour effet de dédramatiser la situation.

À titre de pistes d'exploitation

Ce livre, facile à lire pour les jeunes à partir de huit ans, est cependant très émouvant pour les lecteurs adultes parce que l'héroïne rejoint en eux l'enfant et son besoin d'être aimé. Avec de pareilles qualités, un tel livre se passerait de pistes d'exploitation, cependant celles-ci peuvent être utiles pour animer des discussions entre des groupes d'élèves ou dans des cercles de lecture au deuxième cycle du primaire ou pour susciter l'écriture.

— Avant la lecture : À l'aide du résumé en quatrième de couverture et des titres des chapitres, aider les élèves à anticiper le roman. Attirer l'attention sur le titre du dernier chapitre. Que peut-on en déduire sur la fin du livre ? Expliquer aux élèves les titres des chapitres, identifier ceux qui évoquent la mer. Garder ces indications en mémoire, et les utiliser à la fin du livre pour en déduire le rapport de Marélie à la mer (la mère).

— Après la lecture d'un chapitre, des activités d'écriture peuvent être proposées. Fournir aux élèves une phrase et les inviter à écrire en l'utilisant comme phrase de départ ou en l'intégrant à leur texte. Il n'est plus alors question de Marélie, les élèves utilisent la phrase pour raconter une expérience personnelle.

Voici quelques exemples de phrases pouvant être utilisées comme déclencheurs d'écriture :

« J'ai le cœur comme un oursin, avec tout plein d'épines qui s'enfoncent à l'intérieur » (p. 16).

« Je suis libre comme le vent, les étoiles, le soleil, les vagues, les fleurs » (p. 30).

« C'est la fête... La mer a revêtu sa grande robe d'étincelles pour l'occasion » (p. 118).

Partons, la mer est belle !